

Michelle Dubois, *Le cœur corsaire*, Rimouski, Éditeq, 1985, 71 p.

Vianney Gallant

Numéro 13, mars 1986

Éclats d'atelier

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/025250ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/025250ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Urgences

ISSN

0226-9554 (imprimé)

1927-3924 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gallant, V. (1986). Compte rendu de [Michelle Dubois, *Le cœur corsaire*, Rimouski, Éditeq, 1985, 71 p.] *Urgences*, (13), 118–119.
<https://doi.org/10.7202/025250ar>

tourbillonnent sans fin:

Le poème est l'amour réalisé du désir demeuré désir (Char, ici en exerque).

* Nous ne prétendons pas avoir donné un éclairage a giorno de ce magnifique recueil aux reflets irisés. Seulement "quelques chants effleurés", "quelques touches"...

à ce qui consume
à l'inextinguible
à nos passions ces folies
sans lesquelles nos vies (Savard, *Estuaire*, no 22)

Claire Bienvenue



Michelle Dubois, *Le coeur corsaire*, Rimouski, Editeq, 1985, 71 p.

Qui a *Le coeur corsaire* dans les mains, s'arrête un moment au titre, et peut certainement sinon "palper le coeur des choses" (p. 11), du moins, par un détour ludique, glisser du coeur au corps, parenté phonétique, puis, du coeur à l'aire du corps. Cette anagramme partielle, "corsaire" devenant l'aire du corps, pourrait s'avérer purement gratuite si le texte lui-même ne venait confirmer l'intuition et le plaisir qui ont engendré cette lecture. Quatre parties: d'abord "TERRE À TERRE", "LE COEUR CORSAIRE" fait des "ESCALES" et nous annonce le "CORPS DU DÉLIT", surtout avec le poème "CORPS À COEUR". Ce seul "CORPS À COEUR" nous révèle le tissu du texte, articulant un imaginaire où le corps et le coeur ouvrent grand leurs portes pour une quête réciproque, voire une symbiose, qui permettra au sang d'agir comme un courant de réunification entre le coeur symbolique et le corps agi, parlé, écrit, donné. Le coeur, dans un corps serré, fragmenté, se régénère en un coeur à son tour serré, éclaté, vivant, qui parle au corps, le conquiert(?), et se réunifie dans la parole.

Qui a *Le coeur corsaire* dans les mains, plus que Michelle Dubois? Voyez comment la main, dans cette poésie, n'ignore jamais le coeur, et le suit dans le même vers, ou encore le complète, l'affirme, quelques vers plus loin presque à chaque fois que ce motif réapparaît dans l'oeuvre. Le coeur, lui, à son tour, alimentera l'émouvante gestuelle du corps, l'émouvante geste du parcours des mains dans le texte. "Mon coeur enfin réveillé se jette dans mes mains" (p. 49). Congruence! Mais ce grand voyageur n'aborde pas toujours "en conquérant au domaine du cri" (p. 49). Même "sur l'innommable flotte une rare lumière" (p. 12) et parfois c'est l'essoufflement qui "tient lieu de coeur" (p. 18). Dans la fibre du texte, les routes, les trottoirs, comme les yeux, semblent vouloir glisser dans le chaos. Quelles balises seront alors les nôtres pour suivre "le cercle de la paix/le halo de vie (qui)/fait tourner le coeur" (p. 23)? Si la main elle-même est en quête de lieux, de plaine endormie, les coeurs en danger sont "tournés en pics à glace"

(p. 25). Mains et coeur, jumelés, font figure d'âme-soeurs, "lorsque le coeur appelle et c'est un trou (...) nos mains nos mains elles nous quittent" (p. 26). Mais si "le coeur claque comme un sabot/les mains s'agrippent aux rames" (p. 32).

Dans *Gestuelle*, l'auteure nous montrait déjà la cohérence de ses images et l'ouverture intelligente des tendresses. Cependant la lumière semblait y éclater avec plus d'aisance: "Les perles jettent un éclat de neige tendre" (G. 14). Les mains avaient déjà ce rôle privilégié de recueillir l'essence de la lumière (G. 11). Mais toute immanente qu'elle soit, "la main n'empêche pas le coeur de s'effrayer" (G. 32). La main agissait déjà cette aimantation, d'être l'amant du coeur qui cherche, "rame rage rafle rôle ravale ravaude". Aucun temps de pose pour *Le coeur corsaire* chez qui on est loin du "pays lumière et paysage" (G. 34), malgré "ses soleils couchants soleils levants soleils ardents" (p. 31); la lumière chez Dubois semble se cristalliser comme "lumière de l'interdiction" (p. 66) car "pour croire encore à la lumière nous nous sommes crevés les yeux" (p. 43).

De *Gestuelle* (1976) à aujourd'hui, avec *Le coeur corsaire*, les éléments du cosmos craignent leur enfouissement, l'ombre du chaos, mais manifestent et réalisent l'anthropos qui autrement se perdrait dans son verbe. Dans *Gestuelle*, "Les pierres chantent qu'il faut rester/Là les pierres muettes et leurs grands yeux" (G. 63). *Le coeur corsaire* fait parler ses rochers et ses volcans crient. Un autre vers vous dira: "Pierres pierres avec les larmes" (p. 15), comme autant de regards crevés mais cloués à la mémoire. Les pierres ont donc un coeur et du sang (p. 24). Elles font accord avec l'ensemble de l'oeuvre. Cette cohérence de l'imaginaire de Dubois se manifeste de façon encore plus explicite. Alors que dans son premier recueil "le sang n'a plus de route/les coeurs éclatés/ paysage fixe sur des mains noyées" (p. 72), la présence des mains, du corps, n'empêche pas que "le corps à coeur éclate chaud" (p. 71) dans *Le coeur corsaire*.

Même si l'auteure n'avait pas créé ce dialogue entre ce corps fragmenté et ce coeur éclaté contre "les vidangeurs du sens" (p. 71), dans son poème "corps à coeur", nous aurions pu lire ce dialogue incessant voire même obsessionnel du corps et du coeur dans cette longue équipée vers l'innommable. L'essentiel se situe quelque part dans l'unification des fragments d'une quête, dans le mouvement phrastique; les pulsations devront chercher à se fluidifier pour éviter "les rêves de ciment" (p. 18) qui coaguleraient l'ensemble dans "le calcaire du corps" (p. 65), pour éviter aussi la "mort du voyage (et) la honte du coeur anéanti de survivance" (p. 65). Ne pas s'arrêter, comme le montre bien la pléiade de verbes à l'endos du recueil, sinon on risque de mourir le rêve et de se retrouver "les épaules au sol pour la vie" (p. 69).

Avec la poétesse Michelle Dubois, la main du corsaire est l'arme soeur du coeur dans l'aire du corps et du désir. Pour un voyage de tendresse.

Vianney Gallant